

Thierry Piras

- Acheminement à l'acte du penser -

Le poème de Parménide



Dossier de travail sur le Poème de Parménide.

Je vous propose une nouvelle « cavale » autour du poème de Parménide et de ses lectures.
Pour votre curiosité, je vous propose le texte grec ancien en minuscules, telles que créées au premier siècle moderne par les grammairiens ainsi qu'une recomposition personnelle du texte original (du moins les premiers versets). Je vous présente ensuite, une nouvelle traduction, ainsi qu'une approche du travail de Peter Kingsley suite aux découvertes archéologiques dans le sud de la péninsule italique, qui replace Parménide dans une tradition « chamanique ».

Première partie : Origine et nouvelle traduction.

Les premiers versets en grec ancien en lettre minuscule avec accents et esprits.
Texte grec ancien comme il est écrit par Parménide, en capitales et tous les mots attachés
Une des traductions.

Ἴπποι ταί με φέρουσιν, ὅσον τ' ἐπὶ θυμὸς ἰκάνοι,
πέμπον, ἐπεὶ μ' ἐς ὁδὸν βῆσαν πολύφημον ἄγουσαι
δαίμονος, ἢ κατὰ πάντ' ἄστη φέρει εἰδότα φῶτα·
τῇ φερόμην· τῇ γάρ με πολύφραστοι φέρον Ἴπποι
ἄρμα τιταίνουσαι, κοῦραι δ' ὁδὸν ἡγεμόνευον.

ΙΠΠΟΙΤΑΙΜΕΦΕΡΟΥΣΙΝΟΣΟΝΤΕΠΙΘΥΜΟΣΙΧΑΝΟΙ
ΠΕΜΠΟΝΕΠΕΙΜΕΣΟΔΟΝΒΗΣΑΝΠΟΛΥΦΗΜΟΝΑΓΟΝΣΑΙ
ΔΑΙΜΝΟΣΗΧΑΤΑΠΑΝΤΑΣΤΗΦΕΡΕΙΕΙΔΟΤΑΦΩΤΑ
ΤΗΦΕΡΟΗΜΝΤΗΓΑΡΜΕΠΟΛΥΦΡΑΤΟΙΦΕΡΟΝΙΠΠΟΙ
ΑΡΜΑΤΙΤΑΙΝΟΥΣΑΙΚΟΥΡΑΙΔΟΔΟΝΗΓΕΜΟΝΕΥΟΝ

Les cavales qui m'emportent au gré de mes désirs,
se sont élancées sur la route fameuse
de la Divinité, qui conduit partout l'homme instruit;
c'est la route que je suis, c'est là que les cavales exercées
entraînent le char qui me porte.

Nouvelle traduction du proème du Poème

Traduction de Peter Kingsley

Les cavales qui m'emportent, aussi loin que mon coeur le désire
M'ont conduit, puisqu'elles m'ont mis et me mènent sur la fameuse route,
La route de la déesse qui, par les profondeurs de l'inconnu, emporte l'homme qui sait.
Sur cette route j'étais emporté, car elles savaient où elles allaient, les cavales
Qui traînaient le char : et des jeunes filles guidaient ma route.

L'essieu dans les moyeux jetait un cri sifflant comme celui d'un pipeau,
Il lançait des étincelles : le couple des roues tournait à toute vitesse
De chaque côté; elles se précipitaient pour me conduire,
Les filles du Soleil délaissant les demeures de Nuit pour me mener
Vers Lumière en rejetant avec leurs mains les voiles de leur tête.

Là se trouvent les portes où le chemin de Nuit et le chemin de Jour se séparent,
Toutes deux solidement établies entre un linteau et un seuil de pierre;
Elles s'élevaient jusqu'au ciel, fermées par d'énormes battants.
Et Justice, qui demande vengeance, en garde les verrous qui ouvrent et qui ferment.
C'est elle que les jeunes filles séduisirent en flatteuses paroles;
Fort habilement la persuadèrent d'ôter rapidement des portes
La barre verrouillée. Elles ouvrirent tout grands les battants :
Ce fut un gouffre béant lorsqu'elles eurent fait tourner
Dans les tuyaux l'un après l'autre les pivots de bronze
Bien ajustés par des pièces et des chevilles. Par là donc, franchissant les portes,
Tout droit sur la grand-route, les jeunes filles menaient les chevaux et le char.

Voici que la déesse m'accueillit avec empressement; dans sa main droite
Elle prit ma main droite et, s'adressant à moi, prononça ces paroles :
"O jeune homme, escorté d'immortels cochers qui te guident,
Les caavales qui t'emportent t'ont fait gagner ma demeure,
Salut ! Car ce n'est pas une méchante Destinée qui t'a inspirée de prendre
Cette route si éloignée des chemins où les hommes piétinent,
Mais c'est Loi et Justice. Il te faut donc apprendre toutes choses,
Aussi bien le coeur inébranlable de la Vérité incontestable
Que les opinions des mortels, en lesquelles il n'est pas de vraie certitude,
Même, il te faudra apprendre encore comment les croyances fondées sur l'apparence
Devraient être crédibles quand elles passent à travers tout ce qui existe.

Deuxième partie : Découverte archéologique et ouvertures

À partir de Peter Kingsley, Dans les antres de la sagesse. Etudes parménidiennes. Ed. Les Belles-lettres, 2007.

Découvertes archéologiques dans le sud de l'Italie, sur le site de l'antique ville de Vélia.

Hyélé, Eléa (Elée) ou Vélia est une cité située dans le sud de l'Italie et fondée vers 540 avant l'ère chrétienne par les Phocéens, tout comme Marseille, sauf qu'elle n'existe plus. Les habitants de Phocée (la Cité des phoques - sur la côte de l'actuelle Turquie) avaient voulu échapper à l'envahisseur perse. Parménide semble avoir été de la première génération de colons.

Des inscriptions ont été trouvées sur des statues :

Oulis, fils d'Euxinus, citoyen de Vélia, Iatros, Phôlarchos dans la 379e année.

Oulis, fils de Aristôn, citoyen de Vélia, Iatros, Phôlarchos dans la 280e année.

Oulis, fils de Hiéronimos, citoyen de Vélia, Iatros, Phôlarchos dans la 446e année.

Ouliadês / Iatromantis / Apollon

Parménides, fils de Pyres, Ouliadês, Physikos.

Ces cinq inscriptions de statues ont été découvertes entre 1958 et 1962 sur le site archéologique de la ville de Vélia. C'est peu et c'est beaucoup, comme le montre Peter Kingsley qui sait en tirer un maximum de signification.

Oulis est un terme désignant ceux qui ont été consacré à Apollon Oulios, ("qui donne la mort" ou "qui détruit"), ce sont donc des prêtres.

Iatros signifie guérisseur, comme pour le terme précédant, les fils d'Euxinus, d'Ariston et de **Hiéronimos** empruntent leur pouvoir à celui d'Apollon Oulios.

Apollon est donc à la fois celui qui guérit, Iatromantis, et celui qui donne la mort, Ouliadês. On verra plus loin comment se résout le paradoxe.

Phôlarchos est la combinaison de deux mots : phôleos ("tanière, repaire") et archos ("prince, chef, responsable"). La tanière pour un animal est un endroit pour se tenir tranquille, dormir ou hiberner, pour l'homme c'est un lieu obscur, souterrain, pour pratiquer un rite spécifique : l'incubation. Incuber c'est être étendu quelque part de tout son long. Le chef de tanière, qui est aussi prêtre d'Apollon Oulios et guérisseur, est donc celui qui dirige cette sorte de retraite au noir. L'initié reste sans bouger, dans un état qui n'est ni la veille ordinaire ni le sommeil et dans lequel il obtient des visions, ou des rêves, de dieux, ou de déesses, suite à quoi surviendra la guérison. Cette retraite peut durer plusieurs jours avec des restrictions de boisson ou nourriture. Mais pour guérir le corps on se rendait dans un temple, ici il s'agit d'autre chose : la guérison est celle de l'esprit, suite à une expérience de mort apparente. En effet Apollon Oulios, à qui sont consacrés ces chefs de tanière et ce rite, est un Apollon destructeur (de l'illusion qui est à la source de toute souffrance).

Les trois premières inscriptions rendent compte d'une filiation spirituelle qui s'étend donc sur au moins 446 années ! Qui dit transmission dit origine, celle-ci remonte précisément à Parménide, fils de Pyres, prêtre d'Apollon, physicien, comme on peut le déduire de la cinquième inscription. Parménide est donc celui qui a fondé cette lignée sur le sol de Vélia, de prêtre d'Apollon destructeur, chef de tanière et guérisseur ! C'est pourquoi il n'est pas fait mention d'une date, comme pour les autres inscriptions : son année est l'année zéro, à partir de laquelle commence le compte.

Physikos. Parménide est plus que Iatros (guérisseur) il est Physikos. Tous les anciens philosophes sont des physiciens (le terme de philosophe apparaît plus tardivement), au sens de ce qui se rapporte à la nature et à son origine. Ce qui englobe tout, y compris la médecine, comme en témoigne encore le mot anglais dérivé de "physician" (médecin) tout comme celui de "physicien" (physicien).

Parménide est donc une sorte de philosophe médecin ou guérisseur.

(Le rapprochement entre les deux termes fait penser à Wittgenstein pour qui la philosophie est thérapeutique - mais différemment bien sûr).

Interprétation, à partir de Peter Kingsley, du proème ou prologue du poème de Parménide, écrit en vers épique.

Le récit est celui d'un jeune homme sur son char, tiré par des cavales, guidées par des jeunes filles, ou filles du Soleil, qui franchira des portes (du Jour et de la Nuit) gardées par la déesse de la Justice, pour rencontrer une déesse anonyme qui l'accueille avec bienveillance, en lui annonçant qu'elle va lui apprendre toute chose.

Tout dans ce proème, excepté le narrateur, est féminin, même les animaux (les cavales sont des juments).

À la lumière des inscriptions récemment découverte, on peut voir dans ce récit une sorte de modèle (Peter Kingsley ne le dit pas aussi clairement) de ce qui pourrait se passer lors du rite de l'incubation. Dans cette hypothèse c'est un voyage qui se déroule en rêve (ou en voyage chamanique), ou lors d'une vision, pendant une retraite dans une caverne sans lumière). En l'occurrence c'est le récit de ce qui a été vécu par Parménide lui-même lors de son incubation, le récit fondateur du rite ou du moins dans la colonie italienne.

Selon Peter Kingsley, la déesse n'est autre que Perséphone, que Parménide ne nomme pas parce que cela est évident, et que l'on ne prononce pas inutilement un nom divin, et le lieu où elle demeure, le redouté Tartare. C'est sans doute le point le plus important qui permet de relire le poème comme le récit d'une initiation.

C'est là que Nuit et Jour se rencontrent et se saluent, en franchissant le vaste seuil d'airain. Hésiode, Théogonie, vv.745-750.

On peut aussi penser que le fait de ne pas la nommer fait d'elle une déesse en quelque sorte universelle. C'est une Perséphone qui n'est pas inscrite dans la généalogie courante, elle n'est pas aux enfers, mais dans le Tartare, en dessous des enfers, dans les fondations même de l'univers. La déesse peut alors se lire comme étant LA déesse (la divinité sous forme féminine, à la fois présente en dehors, mais aussi en dedans de chacun).

Le voyage de Parménide est celui que parcourt tout un chacun lors de sa mort. Sauf que pour lui ce n'est pas une mort physique qui l'aura amené à rencontrer Perséphone, mais le rite de l'incubation. Ses pas rejoignent ceux d'autres héros avant lui, Héraclès et Orphée, dans leur descente aux enfers.

Peter Kingsley ne l'affirme pas comme cela, en raison de son penchant pour le mysticisme et le chamanisme, mais la mort dont il est question est bien celle d'une ignorance fondamentale. Car c'est par un discours logique et argumenté, sortant de la bouche divine, et par une décision à prendre (qui ne dépend pas de la seule volonté) que Parménide pourra mourir à son identification avec les apparences pour être seulement ce qui est.

C'est l'extraordinaire de la Grèce antique et de ses colonies, philosophie et mysticisme ne sont pas le moins du monde en opposition, les techniques "chamaniques" sont au service d'une compréhension pleine et entière (pas seulement mentale) de l'argumentation philosophique. Le rite obscur de l'incubation, l'apparition de rêves ou de visions, l'expérience de mort apparente, pour vivre dans chaque cellule de son corps, l'argumentation parménidienne selon laquelle l'être est et le non-être n'est pas. Reconnaître cette vérité ou en tirer toutes les conséquences (s'il n'y a que de l'être, les apparences s'y réduisent).

Pour Peter Kingsley non seulement Perséphone, mais aussi Justice et les filles du Soleil, proviennent des demeures de la Nuit autrement dit du Tartare, ces dernières font donc retour sur elles-mêmes en allant chercher ou en ramenant Parménide.

Peut-être faut-il essayer de détailler le parcours de ces jeunes filles. Elles quittent une obscurité (le Tartare) pour une autre (l'opinion des mortels), choisissent un mortel prometteur, le placent sur le chemin de la Déesse, ce qui est une première initiation, pour le conduire d'abord vers la Lumière. C'est seulement en approchant de celle-ci que les jeunes filles sont appelées les enfants du Soleil (associé à Apollon) et qu'elles enlèvent les voiles qui couvraient leur tête. La demeure de la Justice ou les frontières du Tartare est donc un lieu d'une première révélation. La source de la lumière à sa demeure dans l'obscurité. Ensuite les jeunes filles en franchissant les portes, retrouveront cette obscurité initiale.

En résumé le parcours est le suivant : Obscurité du Tartare - Obscurité des mortels - Lumière de la Justice (ou des limites du Tartare) - Obscurité du Tartare.

Peter Kingsley rapporte l'existence d'une tradition voulant que Parménide ait aussi donné des lois à sa cité. Comme ce fut le cas pour d'autres philosophes anciens. Mais si Parménide ramène (de ses rêves ou de ses visions) des règles de vie, il en fait de même pour les règles de la logique qui se trouvent dans la suite du poème, et qui seront à l'origine du développement de la pensée occidentale. Car le prologue est celui d'un discours philosophique et non législatif.

L'idée n'est pas de réduire la déesse de la Justice à une métaphore, c'est une déesse avant tout, mais de comprendre le cheminement de Parménide.

On peut donc voir dans ce franchissement des portes de la Justice, un affranchissement des règles (de la cité et surtout de la logique), non pas en les reniant, mais en allant au-delà, vers une origine plus obscure et profonde.

Ce lieu de frontière est aussi celui de la coïncidence des opposées puisque s'y rencontrent les portes du Jour et de la Nuit. S'ouvrant d'un côté sur des chemins qui se séparent (on peut aussi voir un seul chemin qui, en alternance, est celui du Jour et celui de la Nuit), et de l'autre, sur un non-chemin qui amène au Tartare, dans une obscurité originelle (au-delà de la dualité et par là même à sa source). Les portes du Jour et de la Nuit sont donc aussi les portes du Tartare et en raison de leur ouverture et fermeture, celle de la Justice.

Peter Kingsley relève que les termes grecs pour "jeune homme" (kouros) et "jeune fille" (kourai) ne désignent pas seulement quelqu'un de moins de trente ans, mais de n'importe quel âge, restant jeune d'esprit. Autrement dit, une personne ne s'identifiant plus à son corps ou à ce qui change et dépérit, un initié. "L'homme qui sait" est une expression pour dire la même chose, et qui qualifie celui qui emprunte la voie de la déesse.

Peut-être que l'homme qui sait est dénommé ainsi par anticipation, ou que l'incubation, le rite de mort apparente, présuppose une initiation antérieure (ou qu'elle comporte des étapes). En effet dans la Grèce antique il y avait plusieurs sortes de Mystères, des petits amenant à des grands.

Dans ce voyage une première étape consiste à abandonner la voie des mortels pour celle de la déesse, une seconde à franchir les portes du Tartare et une troisième à rencontrer, et entendre le discours de, la déesse.

Le terme de jeune fille se réfère aussi à Perséphone (dénommé parfois ainsi par opposition à sa mère Déméter). On peut alors penser que les jeunes filles sont les envoyées de la déesse. C'est déjà Perséphone sous le rôle de conductrices immortelles.

Parménide en donc sous leur protection. Doublement peut-être parce qu'en tant que jeune (homme) il est aussi sous la protection d'Apollon, et que les jeunes filles sont les enfants du Soleil, lequel est parfois identifié à Apollon.

Apollon était le kouros divin et le dieu du kouros. Il était son modèle, son image immortelle et sa personnification.

Dans le monde des dieux, le kouros avait sa réplique féminine, les kourai divines, jeunes femmes ou jeunes filles immortels. Elles sont jeunes comme lui et, comme déesses, elles peuvent jouer le rôle de kourotrophos, protectrice et guide du héros.

Peut-être peut-on établir un parallèle entre leur rôle et celui de chef de tanière, l'un vous guide dans un endroit obscur pour le rite d'incubation, les autres guident Parménide jusqu'à la tanière finale, celle du Tartare. Dans cette hypothèse, on voit l'importance et les limites du rôle de chef de tanière, ce n'est pas lui qui donne l'initiation, mais le dieu ou la déesse dont il vous facilite la rencontre.

Peter Kingsley remarque aussi le double emploi du terme de flûte. L'essieu en contact avec les roues tournant à toute vitesse produit le son d'un pipeau, tout comme les pivots dans leur gond lorsque les portes s'ouvrent. Ce son particulier serait le signe d'un changement d'état de conscience, ou d'une transe de type chamanique, tout comme une impression de mouvement tournoyant. Non pas une transe de type dionysiaque, mais apollinienne, toute intérieure, pour aller à la rencontre des paroles de la déesse.

Pour terminer, revenons au premier vers où il est dit que le narrateur est emporté par les cavales "aussi loin que mon coeur le désir". Peter Kingsley commente :

Dans la vie quotidienne, le désir n'ajoute rien à la chose, il suffit de passer d'un désir à l'autre, c'est tout. Nous dispersons le désir en voulant ceci ou cela, en soulageant le désir sans nous satisfaire nous-mêmes. Et nous ne sommes jamais satisfaits. Notre désir est si profond, si grand, que rien en ce monde des apparences ne peut le combler tout à fait. Alors nous le brisons, nous nous en débarrassons, on désire ceci, puis cela, jusqu'à l'épuisement de la vieillesse. C'est ce que tout le monde fait. Il est si dur de toujours fuir le vide que nous ressentons en nous-mêmes, on préfère continuer de chercher des substituts pour remplir ce vide.

L'autre chemin est pourtant facile, mais il semble si dur. Il s'agit seulement de faire face à notre désir sans interférer avec lui, c'est-à-dire ne rien faire du tout. (...)

Le désir nous retourne jusqu'à ce que nous trouvions le soleil, la lune et les étoiles qui sont là au dedans de nous.

Dans son analyse fouillée des inscriptions, Peter Kingsley oublie de remarquer une chose. Celle concernant Parménide est la seule qui mentionne un nom propre, à savoir Parménide, les autres ne font que mentionner un titre. Comme si les prêtres d'Apollon, guérisseur et chef de tanière, avaient perdu leur nom, ou leur individualité, tous sauf le premier de tous. Peut-être est-ce précisément parce que le nom de Parménide est plus qu'un nom propre. S'il manque un nom dans les autres inscriptions, il manque le terme pour chef de tanière dans la sienne. On peut alors penser que Parménide vaut pour chef de tanière, ou pour : celui qui accompagne son désir (le sien ou celui de chaque initié), fermement établi dans ce qui est ou dans l'acte de voir (parce que "Être et penser sont la même chose" cf. fr. III).

Poème fragments 2 à 8 : sur l'être

FRAGMENT II

Viens donc; je vais énoncer - et toi, prête l'oreille à ma parole et garde là bien en toi - quelles sont les voies de recherche, les seules que l'on puisse concevoir.

La première voie (énonçant) : "est", et aussi : il n'est pas possible de ne pas être, est chemin de persuasion, car la persuasion accompagne la vérité.

L'autre voie (énonçant) : "n'est pas", et aussi : il est nécessaire de ne pas être, celle-là, je te fais comprendre, est un sentier dont rien ne se peut apprendre.

En effet, le non-être, tu ne saurais ni le connaître - car il n'est pas accessible - ni le faire comprendre.

FRAGMENT III

C'est en effet une seule et même chose que l'on pense et qui est.

FRAGMENT IV

Bien que (de telles choses) soient absentes, contemple-les comme étant fermement présentes à l'intelligence.

Car l'intelligence ne scindera pas l'être de façon qu'il ne s'attache plus à l'être - qu'il se disperse partout, de tous côtés, dans le monde, ou qu'il se rassemble.

FRAGMENT V

Où que je commence, cela m'est indifférent, car je retournerai à ce point de nouveau.

FRAGMENT VI

Il faut dire et penser ceci : l'être est; car il est possible d'être, et il n'est pas possible que (soit) ce qui n'est rien. Voilà ce que je t'enjoins de méditer.

Car de cette première voie de recherche (la mention du non-être) je t'écarte, et ensuite de cette autre aussi, celle que façonnent les mortels, qui ne savent rien, créatures à deux têtes.

Car l'impuissance guide dans leur poitrine un esprit égaré; ils se laissent emporter, à la fois sourds et aveugles, bouche bée, foules incapables de décider, pour qui "être" ainsi que "ne pas être" sont estimés le même - et non le même; leur chemin, à eux tous, fait retour sur lui-même.

FRAGMENT VII

Jamais, en effet, cet énoncé ne sera dompté : des non-être sont. Mais toi, détourne ta pensée de cette voie de recherche.

FRAGMENT VII ET VIII

Qu'une habitude, née d'expériences multiples, ne t'entraîne pas en cette voie : mouvoir un oeil sans but, une oreille et une langue retentissante d'échos; mais par la raison, décide de la réfutation que j'ai énoncée, réfutation provoquant maintes controverses.

FRAGMENT VIII

« Il ne reste plus qu'une seule parole celle de la voie <énonçant> : est.

Sur cette voie se trouvent des signes fort nombreux, montrant que, étant inengendré il est aussi impérissable, - unique et entier en sa membrure, sans frémissement et sans terme.

Il n'était pas à un moment ni ne sera <à un moment>, puisqu'il est maintenant tout entier ensemble, un continu.

Quelle origine en effet chercheras-tu pour lui ? Vers où, à partir d'où se serait-il accru ?

Je ne permettrai pas que tu dises qu'<'il vient> du non-être, ni que tu le penses ; voici en effet qui n'est pas dicible, qui n'est pas pensable non plus : « n'est pas ».

Quel besoin, d'ailleurs, l'eut poussé, après avoir pris son départ du néant, à naître plus tard, plutôt qu'<à naître> auparavant ?

Aussi faut-il, ou bien qu'il soit entièrement, ou bien qu'il ne soit pas du tout.

La force de la conviction n'admettra pas non plus qu'à aucun moment, de l'être, ne vient au jour quelque chose à côté de lui.

C'est pourquoi la Justice, n'ayant point relâché de ses chaînes, n'a concédé, ni de parvenir au jour ni de disparaître, mais elle maintient.

La décision à cet égard repose sur ceci : « est » ou « n'est pas ».

Or, il a été décidé, ainsi que nécessité il y a, de laisser l'une sans la penser et sans la nommer, car ce n'est pas une voie véritable, en sorte que c'est l'autre qui est et qui est vraie.

Comment pourrait-il être par la suite, lui qui est ? Et comment serait-il venu à l'être ?

Car s'il est venu à l'être, il n'est pas, non plus, s'il doit être un jour. Ainsi est éteinte la genèse, éteinte aussi la destruction, disparue sans qu'on en parle.

Il n'est pas non plus divisible, puisque, tout entier, il est semblable <à lui-même>.

Il n'y a pas à un endroit quelque chose de plus, qui l'empêcherait de se tenir uni, ni <à un endroit> quelque chose de moins, au contraire, tout entier il est plein d'être.

Ainsi tout entier est-il continu, car l'être se juxtapose à l'être.

De plus, sans mouvement, dans les bornes de liens énormes, il est sans commencement, sans fin, puisque genèse et destruction tout au loin ont été repoussées et que la conviction vraie les a écartées.

Restant et le même et dans un même , il demeure par lui-même et reste ainsi fermement au même endroit.

Car une puissante Nécessité le retient dans les liens d'une limite qui l'enferme de toute part, aussi est-ce règle établie que ce qui est ne soit pas dépourvu d'achèvement.

En effet il est sans manque ; s'il était sujet au manque, il manquerait de tout.

C'est une même chose que penser, et la pensée : « est ».

Car tu ne trouveras pas le penser sans l'être, dans lequel il est exprimé.

Rien d'autres en effet, n'est ni ne sera, outre ce qui est, puisque lui, le Destin l'a enchaîné de telle façon qu'il soit entier et qu'il soit sans mouvement.

Seront donc un nom, toutes les choses que les mortels, convaincus qu'elles étaient vraies, ont supposées, venir au jour, et disparaître, être et ne pas être, et aussi changer de place et varié d'éclatante couleur.

De plus, puisqu'il y a une limite extrême, il est de tout côté achevé, semblable à la masse d'une sphère à la belle circularité, étant partout également étendu à partir du centre.

Car il est nécessaire qu'il ne soit ni plus grand que quoi que ce soit, ni de quelque façon que ce soit plus petit, ici plutôt que là.

Il n'y a pas en effet de non-être l'empêchant de parvenir à la similitude, ni non plus il n'y a d'être tel qu'il y aurait plus d'être ici, moins ailleurs, puisqu'il est, tout entier, à l'abri des atteintes.

Car étant de tout côté égal à lui-même, c'est semblablement qu'il touche à ses limites.

En ce point, je termine mon discours digne de confiance qui s'adresse à toi, ainsi que ma pensée sur la vérité ».

Pour finir et ouvrir à la réflexion :

Parménide semble donc bien s'intercaler entre les penseurs archaïques de la Grèce et ceux plus modernes comme Platon et Aristote.

Le Poème n'est pas la fin d'un acheminement à l'acte du penser, mais au contraire un commencement et pour ce qui est de l'être et de l'est, une opportunité à une réflexion sur la non-dualité.

Au-delà du poème, c'est toute la question d'une ontologie qui se pose comme telle et non plus à opposer à ce qui serait d'une physique, comme nous fait invitation la deuxième partie du poème. À condition, toute fois que l'on considère bien qu'il faille faire présence d'une dite deuxième partie, qui ne pourrait que justifier la dualité, contraire à la pensée de Parménide.

Au premier verset, il serait possible de prendre en compte une inversion de consonnes avec le mot *θυμὸς* - qui signifie coeur - en place de *Μυθὸς* - qui nous mène à parole à dévoiler. Serait-ce ainsi déjà dès le poème, une invitation à une lecture plus ontologique qu'orphique du Poème? Mais pourquoi pas les deux?